

LIVRES



Le Feuilleton Page D3
Littérature québécoise Page D5



Des stratégies pour notre ville
Page D11

LE DEVOIR, LES SAMEDI 22 ET DIMANCHE 23 OCTOBRE 1994

Pour habiter une tradition

L'Académie des lettres du Québec rend hommage aux pionniers

JACQUES ALLARD

Le cinquantième anniversaire de l'Académie des lettres du Québec fut fêté, le week-end dernier, par le douzième des colloques annuels de l'auguste compagnie. Souvent ému, on y rendit particulièrement hommage à dix de ses fondateurs devant une soixantaine de participants plus respectueux que débauteurs. Il est vrai que tant de questions assaillent la mémoire, réputée faible par les temps qui courent, et portaient à la méditation. Qu'en dire en si peu d'espace? Quelques notes.

Victor Barbeau, l'initiateur dont on rappela la mort en juillet dernier, fut d'abord sobriement présenté par Jean-Louis Gagnon qui remarqua que ce grand maître de la langue, du journalisme et de l'essai démissionna de la Société royale du Canada pour lancer ce qui s'appela, jusqu'en 1992, l'Académie canadienne-française.

Le journaliste, nouvellier (*La Mort d'un nègre*, 1961) et mémorialiste (*Les Apostasies*, 1985 et 1987) résuma ce qu'était pour lui l'œuvre et la personnalité de V. Barbeau. Dans l'œuvre «très vaste», allant des *Cahiers de Turc* aux articles du *Nouveau Journal*, on trouve «les fruits amers de sa réflexion», en particulier dans sa toujours actuelle «trilogie du mal canadien-français»: *Mesure de notre taille* (*Le Devoir*, 1936), *Pour nous grandir, essai d'explication des misères de notre temps* (*Le Devoir*, 1937) et *Initiation à l'humain* (*La Familiale*, 1944). De «la race des grands ancêtres du journalisme au Canada français», celui qui fut, pour Jean-Louis Gagnon, un «intellectuel, un universitaire et un grand bourgeois», dénonça la littérature régionaliste et prôna une culture universelle.

Le regard qui nous rendit la mémoire

Fernande Saint-Martin fit ensuite un exposé remarquable d'information et d'enthousiasme sur «Marius Barbeau ou le regard qui nous rendit la mémoire». Qui sait que la seule bibliographie des ouvrages de l'autre Barbeau (1883-1969), aujourd'hui inconnu à force d'être méconnu, a nécessité deux cents pages imprimées? 700 titres, 20 livres et recueils, trois prix du Québec ont-ils assuré sa gloire? Voulez-vous le symbole, glacé par excellence, de notre mémoire? A vos cartes, amnésiques: le plus haut sommet de l'Arctique canadien porte le nom du premier anthropologue du Québec. L'aurions-nous d'autant mieux oublié qu'il proposait d'intégrer la culture amérindienne à la nôtre? Ses travaux sur les Haïdas de la côte Ouest sont célébrés au Musée de Victoria (C.-B.), mais ici? Le biographe de Pontiac (entre autres), le découvreur du peintre Emily Carr avait une idée fondamentale: toute culture est empruntée, que ce soit celle des Haïdas dont l'aigle emblématique rappellerait l'aigle impérial russe ou la québécoise. At-on bien lu le *Rêve de Kamalmouk* (1928; 1948 pour la version française), «roman clé» de notre littérature, selon

VOIR PAGE D 2 : ACADÉMIE

Carole David

Le retour à la cellule mère

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Pour ce premier roman qu'elle portait en elle depuis des lunes, Carole David tenait mordicus à éviter trois écueils. D'abord elle voulait absolument éviter d'écrire un récit autobiographique. Ensuite elle ne voulait pour rien au monde signer un roman qui fasse référence au monde de l'écriture. «Ça ne m'intéressait pas du tout. D'autant plus que d'autres l'ont fait avant moi — et très bien d'ailleurs — et qu'il aurait été difficile d'innover dans ce genre», explique-t-elle. Enfin, Carole David avait la ferme intention de marquer une cassure avec la poésie, de ne pas livrer un produit dérivé, un hybride à cheval entre le poème et le roman.

Ce qui l'intéressait plutôt dans l'entreprise était beaucoup plus simple. Beaucoup plus exigeant aussi. C'était de raconter une histoire, de façon claire et concise. Voilà tout. «Il y a plein d'univers qui ne demandent qu'à être racontés, des mondes à l'extérieur de soi où évoluent des personnages traversés par des sentiments que l'on reconnaît», estime-t-elle. Pas question de raconter ses histoires d'amour ou ses angoisses créatrices.

De cette ambition, de ce désir si bien défini, est né *Impala*, son premier roman qu'elle publie aux Herbes Rouges. Un ouvrage court — 127 pages — mais d'une extraordinaire densité. D'une fabuleuse et rafraîchissante originalité aussi, parce qu'il nous entraîne dans des territoires culturels et géographiques à peu près jamais explorés dans la littérature d'ici, plus souvent qu'autrement enfermée dans les horizons étroits et usés du Plateau Mont-Royal.

Avec un immense doigté, Carole David nous transporte donc au cœur de la culture kitsch des années 60, la culture particulière des Italo-Québécois de l'est de Montréal, de Saint-Léonard à Rivière-de-Prairies, en passant par la rue Dante et les manufactures de textile du nord de la ville où les petites vieilles Italiennes vêtues de noir, la grand-tante Angelina et les autres, s'usent le corps et le cœur dans une fidèle fatalité. Cette culture kétéine, c'est bien sûr aussi celle de la mère, personnage central, Connie Ferragamo, «un juste mélange de Carmen Miranda et de Liz Taylor», une diva de cabarets qui aligne voracement les gin tonics, les cha-chacha, les mambo, les passo doble et les chagrins. C'est une topographie, un univers chargé de clubs, de motels, d'hôtels et de gymnases enfumés. Dans ce monde, on lit le *Sélection du Reader's Digest* et *Photoplay*. On décore les gâteaux d'anniversaire avec des Life Savers. On danse au *Faisan doré*, on s'habille chez Kresge, on roule en grosse Impala en chauffeur à deux têtes et on dine au Toit Rouge.



ILLUSTRATION EN COUVERTURE SONG OF LOVE
Impala nous transporte au cœur de la culture kitsch des années soixante.



PHOTO HUNO
Il s'agit d'un premier roman pour Carole David.

«Ce n'est pas un roman sur l'immigration. Mais je suis très préoccupée et très inspirée par le destin des immigrants qui sont venus d'Europe après la guerre, par les drames qu'ils ont vécus. Que leur arrive-t-il une fois qu'ils sont ici? Et la deuxième génération? À mon avis,

les Américains — je pense par exemple aux films de Scorsese — sont rendus beaucoup plus loin que nous dans l'évocation de cette culture. J'ai voulu apporter ma contribution», dit Carole David.

À peine 127 pages, disions-nous. Mais une histoire suffisamment riche pour engraisser une saga de 600 pages.

Impala s'ouvre sur la mort de Connie, la chanteuse populaire, la mère de Louisa Ferragamo, la narratrice. Abandonnée par sa mère alors qu'elle n'avait que cinq ans, Louisa, devenue adulte, entreprend de remonter l'histoire, à la recherche de la vérité sur le destin de sa mère. À la recherche aussi de ses origines. Cette quête méthodique se fera à travers les coupures de journaux de l'époque, les lettres et les souvenirs de sa grand-tante, son ange gardien. L'étape ultime de cette quête sera une série de rencontres avec Roberto, le père, celui qui, plus jeune, avait incarné pour sa mère cet univers doré qu'elle apprivoisait chaque soir devant son scrap-book.

«Pour l'aimer j'ai menti», chantait Tony Massarelli, acteur important de cette époque kitsch. Ses paroles, quintessence du genre, sont placées en exergue du récit. On comprendra mieux pourquoi en faisant la connaissance du père en question, un être qui, comme des milliers d'autres, a appris à vivre en état permanent de mensonge. Au point même de travestir son identité. Ex-boxeur, il ne se remettra toutefois pas de son dernier rendez-vous, de son dernier combat avec sa fille assoiffée de vérité. Il paiera de sa vie cette trahison, cet abandon. «Plusieurs femmes que je connais ont déjà eu envie de tuer l'homme qu'elles aimaient, leur père, leur mère ou leur frère. Elles ont pré-

féré se taire et boire. Moi je l'ai fait», écrira Louisa.

L'abandon, le mensonge, la famille, la fatalité: voilà tous des thèmes forts d'*Impala*. Figure connue de la poésie québécoise, Carole David a déjà remporté le prix Émile-Nelligan pour *Terroristes d'amour* (VLB, 1986). Tout comme Élise Turcotte dont elle partage à plusieurs égards l'univers — l'efficacité de l'écriture, la justesse de ton dans le récit de l'abandon —, son passage au roman s'effectue avec une aisance remarquable et annonce une œuvre. On a beau lire et relire cette petite histoire de 127 pages: tout est solidement structuré, tout se tient admirablement bien. À condition bien sûr que le lecteur renonce à la passivité et accepte d'y mettre l'effort, car la structure n'est pas linéaire. Cette *Impala* fera du millage. Son moteur tourne comme une toupie et il y a un écrivain, un vrai, au volant...

FIDES



Paul Longpré
MALGRÉ TOUT,
L'ESPOIR

Rencontre avec Bernard Hubert, évêque

MALGRÉ TOUT, L'ESPOIR

Cet ouvrage — un grand reportage sur l'Église de l'après-Révolution tranquille — permettra de découvrir le point de vue d'un évêque qui garde espoir, malgré tout. Vol. de 328 pages — 24,95\$

L I V R E S

ACADÉMIE

«Courez à votre soupe et faites-vous du lard»

SUITE DE LA PAGE D 1

Maurice Lemire, qui expose le point de vue de l'Amérindien? Oubliés et bientôt oubliés? «Nous sommes des ombres et nous nous en irons comme des ombres» disait Marius Barbeau. Après tout, peut-être avons-nous adopté au moins l'idéal amérindien: passer sur terre sans laisser de traces.

Un peu comme le voulait le grand énonciateur de paradoxes, François Hertel, disant: «Je suis l'essentiel amateur de la joie de vivre». Robert Vigneault qui l'a eu comme professeur au Collège de Sudbury s'est souvenu de l'ascendant immense qu'a eu, hors pseudonyme, le père Rodolphe Dubé sur les adolescents. Comme Borduas, il avait le courage de rompre avec l'unanimité. Chez lui, l'essai fut un ton plutôt qu'une forme. «Une manière de rire, surtout de soi», ajouta son ancien élève qui avait eu dans le temps l'audace de lui reprocher le poétique alexandrin: «Courez à votre soupe et faites-vous du lard».

À côté de ce feu follet de la réflexion, parut le Lionel Groulx, ensuite proposé par Jean-Ethier Blais, historien, scientifique qui sut être essayiste, polémiste de haut vol, il fut à la source du nationalisme moderne, définissant le colonialisme dès les années 1920, avant Fanon, cultivant la valse hésitation nationale, inventeur de la notion cultu-

relle de notre présence en Amérique. Autant de formules qui, pour l'auteur du tout récent *Minuit chrétiens* (Leméac), résumait l'homme et l'œuvre. L'antisémitisme de Groulx? Il s'agit d'un aspect conjoncturel, mineur. Mis en contexte catholique, il n'a rien à voir avec celui d'Adrien Arcand qui, arrivé au pouvoir, l'aurait fait fusiller. Groulx fut un «très grand homme», la «pierre de touche de notre destin» que seul un «autoracisme» (par nous inventé) nous fait diminuer.

Rumilly et Groulx

Marcel Trudel évoqua ensuite la mémoire de Robert Rumilly qui disputait à Groulx le statut d'historien national, avec ses quatre-vingt-douze publications portant toutes, sauf une, sur notre histoire. Inverifiable au plan scientifique, son œuvre dramatisait le domaine, le faisant déborder d'anecdotes savoureuses et constituée, selon le mot de Groulx, «une chronique plaisante».

De Robert Charbonneau, Gilles Archambault a voulu ensuite retenir d'une œuvre empêchée, contrainte, *Aucune création* (1961), surtout pour ses pages superbes sur la nature. De Ringuet, Francis Parmentier dit après l'importance du *Carnet du cynique* dont il fera l'édition avec Jean Panetton. Sous-titré «Journal d'Antisthène» (dis-

ciple de Socrate, fondateur de l'École cynique), l'œuvre atteste l'athéisme de l'auteur, sa qualité d'«amoraliste» (nourri de culture grecque et des Lumières), sa conviction de la disparition fatale du groupe canadien-français (sa bilinguisation, comme étape intermédiaire), mais aussi sa conviction que «l'absolu est toujours faux, tout est relatif, et cela seul est absolu». En contraste, Marie-Claire Blais fit une chaleureuse communication d'«une écriture de résistance et de force», celle de Rina Lasnier dont l'œuvre est une offrande à Dieu, une sagesse qui comporte une «énigme d'or»: la joie sensuelle de vivre.

La rencontre se termina sur les propos de Jeanne Demers et Renée Legris. La première voulut s'attarder avec raison sur quelque-unes des belles nouvelles d'*Avant le chaos* (1945) où presque toujours l'on doit «partir pour aller nulle part, avec sa petite peine sous son bras» tandis que l'autre parla de la correspondance inédite de Robert Choquette avec Alfred Desrochers où s'illustrent les difficultés de la diffusion littéraire dans les années 1930. Ainsi se dirent, dans une très grande diversité de manières, les hommages à des pionniers du littéraire contemporain. Pour habiter une tradition? Cela nous est si difficile, comme l'a remarqué Bernard Beugnot à propos d'Hubert Aquin.

LES PETITS BONHEURS

Les plaisirs du vieil âge

LES ÉCARTS AMOUREUX
De Paul Morand
Gallimard,
collection «L'Imaginaire»,
122 pages.



GILLES ARCHAMBAULT

«Jusqu'à un certain âge, avouait Paul Morand à un journaliste de la télévision française, on a un ami qui est son corps; et puis tout à coup c'est devenu un traître, on vit avec un traître.» Ces propos, il les tenait à l'été de 1971. Il était alors dans sa 85e année. A celui qui lui demande s'il écrit toujours, il répond: «Tous les jours un petit peu.» Y aurait-il d'autres recueils de nouvelles? «Je ne sais pas, je vis au jour le jour; il y en aura probablement si je vis encore un an ou deux ans.»

Trois ans plus tard, paraissent *Les Écartes amoureux*. Il s'agit de trois nouvelles écrites avec le style acéré dont Morand n'a jamais cessé d'être l'apôtre. Bien sûr, le ton n'est plus celui d'*Ouvert la nuit*, ni de *L'Europe galante*. L'auteur ne chante plus les mérites du cosmopolitisme et des voyages au long cours. Comme l'écrivit Jean-François Fogel dans *Morand-Express*, «vieillir c'est se survivre. Morand a vécu trop longtemps, a vu trop de choses changer autour de lui pour ne pas éprouver qu'il perdait sa place.» N'était de la reconnaissance que lui avait réservée Nimier, Laurent, Heudens, Marceau, Blondin et quelques autres, il serait relativement oublié. D'autant que les haines justement suscitées par son attitude pendant l'Occupation n'arrangeaient rien.

Que restait-il à ce vieillard qui avait tant vécu, sinon l'écriture? Il s'y livre presque jusqu'à la fin. Trois ans avant ces *Écartes amoureux*, il avait publié un merveilleux livre de souvenirs intitulé *Venises*. Le recueil qui nous occupe aujourd'hui n'a pas le même panache. Bien que le premier

recit, *Un amateur de supplices* soit en tous points admirable. S'inspirant de l'Histoire romaine, il met en scène Sénèque et Néron. Le tyran, on le sait, contraignit le vieux philosophe au suicide. Ce qu'on ne savait pas encore, c'est que l'affaire pouvait nous être narrée sur un ton d'une étonnante bizarrerie. À la fin, Néron empêche Pauline, la jeune épouse de Sénèque, de le rejoindre dans la mort. Il lui fait refermer les veines. «Je la condamne à vivre», s'écrie-t-il.

Qu'un vieil auteur s'inspire de faits historiques plutôt que d'une vie où rien n'arrive plus n'a rien d'étonnant. Surtout s'il écrit avec une telle rigueur. Il y a dans le style de Morand une hauteur qui éloigne ceux pour qui la lecture n'est que passe-temps ou exutoire. Si on ne lit pas Morand pour son brio, si on ne parvient pas à en faire son miel, aussi bien passer outre.

La deuxième nouvelle, *Les Compagnons de la Femme*, rappel de l'aventure de Saint-simoniens en Asie, ne se lit pas tout à fait avec autant de joie, mais *Le Château aventureux* qui lui succède fait merveille. Véritable conte d'horreur pour enfants attendus, il permet à l'auteur d'évoquer à plusieurs siècles de distance la destinée de deux naines de noble extraction à qui leurs familles veulent éviter de constater l'anormalité de leur condition.

Une lecture qui n'a rien d'essentiel - notre vie en est pleine - mais qui nous rappelle qu'un livre n'est rien s'il n'est pas écrit. Une perle pour terminer: «Maître du premier des arts majeurs, le succès, tout lui avait été ascension, éminence, apogée.» Ne dirait-on pas le meilleur Voltaire? Pourtant, ce n'est à tout prendre que du Morand octogénaire. Il est pire façon de vieillir.

colloque international
La littérature comme objet social

26, 27 et 28 octobre 1994

Auditorium 1, Musée de la Civilisation, 85, rue Dalhousie, Québec

Conférencières et conférenciers invités :

Marc Angenot (McGill U.), Paul Aron (U. Libre de Bruxelles), Marie-Andrée Beaudet (U. Laval), Michel Biron (U. d'Ottawa), Manon Brunet (UQTR), Micheline Cambron (U. de Montréal), Roger Chamberland (U. Laval), Jean-François Côté (UQAM), Philippe Desan (Chicago U.), Robert Dion (UQAR), Silvia Disegni (U. Salerno), Jacques Dubois (U. de Liège), Claude Duchet (U. Paris VIII), Paul Fournel (SGLF), Philippe Hamon (U. Paris III), Nathalie Heinrich (CNRS), Jozef Kwatko (U. de Varsovie), Hans-Jürgen Lüsebrink (U. des Saarlandes), Jacques Michon (U. de Sherbrooke), Clément Moisan (U. Laval), Priscilla Parkhurst Ferguson (Columbia U.), Jacques Pelletier (UQAM), Rémy Ponton (U. Paris I), Pierre Popovic (U. de Montréal), Lucie Robert (UQAM), Régine Robin (UQAM), Fernand Roy (UQAC), Denis Saint-Jacques (U. Laval), Robert Schwartzwald (Amherst U.), Maryse Souchart (U. Cergy), Isabelle Tournier (U. Paris VIII), Alain Viala (U. Paris III)

Inscription sur place au moment du colloque : (15\$) étudiants, (40\$) professeurs



UNIVERSITÉ LAVAL

Remise des prix Edgar-Lespérance

MARIE LAURIER
LE DEVOIR

En éditeur reconnaissant, Pierre Lespérance du consortium Sogides vient de décerner pour la quatrième année consécutive des bourses de 7000\$ chacune à quatre de ses auteurs. Ce sont Serge Patrice Thibodeau, pour *L'Appel des mots* (Hexagone) dans la catégorie essais et documents, Sylvain Trudel pour *Les prophètes* (Les Quinze, éditeur) dans la catégorie création littéraire, Paul Jacob pour son *Guide d'orientation avec carte et boussole* (Éditions de l'Homme) dans la catégorie livres pratiques, enfin Mia et Klaus pour leur album *Les Iles-de-la-Madeleine* (Éditions de l'Homme), pour la nouvelle catégorie beaux livres et livres illustrés en couleurs.

Les auteurs ont été choisis par des jurys formés de neuf libraires et de trois bibliothécaires venant de di-

verses villes du Québec. M. Jacques Laurin, coauteur de *Ma grammaire* (Éditions françaises) qui incidemment connaît un grand succès de librairie, présidait les jurys.

Les prix Edgar-Lespérance créés en 1991 honorent la mémoire d'Edgar Lespérance (1909-1964), imprimeur, éditeur et libraire, cofondateur des Éditions de l'Homme. Son fils Pierre Lespérance a pris la relève et dirige les cinq maisons des groupes Sogides — Les Éditions de l'Homme et Le Jour, éditeur — et Ville-Marie Littérature, soit l'Hexagone, VLB et les Quinze. Ils récompensent les auteurs d'œuvres originales publiées en français entre le 1er juillet 1993 et le 31 juin 1994.

Il va sans dire que les libraires et les bibliothécaires occupent les premières loges pour juger de la valeur et de la popularité des ouvrages primés.

grand concours

Sous la couverture

LE DEVOIR

Courez la chance de gagner:

1^{er} prix

Deux billets d'avion à destination de Genève sur les ailes de swissair+

2^e prix

Deux bons d'achats: 1000\$ Chez Champigny 1000\$ Chez RENAUD-BRAY

3^e prix

La collection complète des œuvres de la Bibliothèque du Nouveau Monde

aussi

Chaque semaine, un gagnant recevra 5 ouvrages présentés lors de l'émission*... et un abonnement à la revue littéraire

Lettres québécoises

la revue de l'actualité littéraire

Pour se qualifier au tirage, les participants doivent identifier correctement le livre d'où sera tirée la phrase mystère qui sera lue en ondes lors de l'émission

Sous la couverture, le dimanche à 16 h.

Chaque participant doit faire parvenir le bon de participation suivant à : **Concours Sous la couverture - Le Devoir** a/s SRC Télévision C.P. 11007 Succ. Centre-Ville Montréal (Québec) H3C 4T9

*Gratioseté de la librairie de la semaine: Librairie Louis-Frédéric en rue Notre-Dame Gatineau

Les règlements de ce concours sont disponibles à la SRC. SRC Télévision LE DEVOIR

Réponse

Nom

Adresse

Ville

Code postal

Téléphone

Revivez les grands moments de l'émission

Le Sel de la semaine

Des entrevues de Fernand Séguin



HENRY MILLER



ANAIIS NIN



JEAN ROSTAND



HAN SUYIN



MÉLINA MERCOURI



GILLES VIGNEAULT

19.95\$*

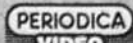
LA VIDÉOCASSETTE

49.95\$*

POUR LES TROIS VIDÉOCASSETTES



SRC Vidéo



PERIODICA VIDEO

LE DEVOIR

POUR COMMANDER CHEZ

Tél. (MTL) : 274-3470
1 800 361-1431 tout le Canada
Fax : (514) 274-0201



* Prix grand public
Prix institutionnel sur demande
Taxes et frais de port en sus.

Venez rencontrer Jean-Charles Crombez



qui dédicacera son livre

La guérison EN ECHO

Jean-Charles Crombez
La guérison EN ECHO

le samedi 22 octobre de 14h à 16h

PRIX EN VIGUEUR JUSQU'AU 26 OCT. 94

Champigny

4380 ST-DENIS, MONTRÉAL
TEL.: 844-2587

LIVRES

Vivement la couleur!

L'ENFANT DRAGON
Paul Ohl, Libre Expression, 328 pages
MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Bien sûr, il y a la Chine, en toile de fond: la Chine «éternelle» évidemment, et si «grouillante de vie». Il y a aussi cette aventure «fabuleuse» de la quête des origines de l'homme au milieu des bouleversements qui agitent l'Empire du milieu alors que se lève le grand vent du changement.

Bien sûr, on retrouve tout cela dans *L'Enfant dragon* et beaucoup plus encore. Des personnages hors gabarit: de véritables héros au sens propre du terme. Du suspense aussi. Et des paysages merveilleusement décrits. Sans compter des développements très fouillés sur une foule de sujets comme la paléontologie, le trafic de l'opium, le choléra, la lèpre, ou même le sort des coolies à Canton, quelque part à la fin des années 20 — avec en prime, tiens, une carte de la ville à la fin du livre. Et tant qu'à y être, une démonstration par le vide de la suffisance de tous ces Occidentaux qui ont eu l'impudence de vouloir s'incruster en Chine.

Bien sûr, Paul Ohl a raison: tous ces parasites ne vivaient que leur propre profit. Et l'Occident, des tranchées de la guerre de 14-18 jusqu'aux millions de morts avec lesquels il a assuré sa domination sur l'Asie, n'est qu'une illustration de plus de cette si humaine tendance à écraser tout ce qui est Autre. Bien sûr, les Chinois ont tout inventé, peut-être même la race humaine...

Mais fallait-il pour autant faire appel à tant de clichés? Comment se fait-il qu'on devine toujours à l'avance dans l'écriture de *L'Enfant dragon* l'adjectif qui va venir cadrer une image? Le trait qui va donner au personnage son allure générale? Pourquoi faut-il que le portrait soit dessiné dès que le nom d'un nouveau protagoniste apparaît? Que le lecteur anticipe, non pas ce qui va advenir au héros mais, presque toujours, la ligne qui suit celle qu'il est en train de lire? Ou encore que la plupart des

personnages soient si minces qu'on ne se souviennait d'eux que par ce qu'ils ont fait et non pour ce qu'ils sont?

Quand on tient une bonne histoire — et celle de *L'Enfant dragon* est à plusieurs titres captivante — il importe aussi de la bien raconter. Parce que, qu'on le veuille ou non, il y a des différences de fond entre l'écriture d'un livre et celle d'un scénario pour la télé ou le cinéma.

Ce ne sont pourtant pas les précédents qui manquent. D'autres auteurs — qu'on pense à Malraux, à Duras ou à Clavel, pour ne citer que ceux-là — se sont intéressés à la Chine ou à l'Asie. Et, à travers le bouillonnement de cet autre monde qu'ils nous ont fait sentir de l'intérieur, leurs personnages continuent à hanter nos âmes. Alors qu'ici, c'est un peu triste à dire, on a l'impression d'être devant une histoire qui attend des images couleur pour se mettre à vivre, à exister vraiment.

L'Enfant dragon devrait toutefois connaître un grand succès de librairie avant d'être porté à l'écran comme on l'indique sur la jaquette du livre. Pourquoi? Encore une fois parce que c'est une histoire en or. Ce n'est pas tous les jours qu'on part à la chasse aux «os de dragon». Avec un médecin canadien, Philip Scott, qui a connu les horreurs de la guerre de 14 et dont la femme, Margaret, joue merveilleusement Chopin. Dans ce Canton de 1923, on sent la fièvre monter: Sun Yat Sen va mourir, Chang Kai Shek apparaît dans le paysage et les Anglais, eux, vont en sortir. Avec comme musique de scène, en arrière-fond, cette Chine en pleine ébullition, Scott s'enferme rapidement dans une obsession: c'est lui qui retrouvera le premier les traces — les os fossilisés — de ce que l'on baptisera plus tard le Sinoanthropus Pekiniensis. Margaret, elle, préservera leur amour en s'occupant des lépreux... On le devine dès les premières pages du livre, Philip Scott, avec son petit côté Indiana Jones et sa passion pour les «os de dragon», n'est malheureusement qu'un des seuls personnages en trois dimensions de *L'Enfant dragon*.

Les autres, à quelques exceptions près, ne sont que des esquisses. Il faut souhaiter qu'une fois cette fabuleuse histoire mise en images, on les retrouve eux aussi.



Scott s'enferme rapidement dans une obsession: c'est lui qui retrouvera le premier les traces — les os fossilisés — de ce que l'on baptisera plus tard le Sinoanthropus Pekiniensis. Margaret, elle, préservera leur amour en s'occupant des lépreux... On le devine dès les premières pages du livre, Philip Scott, avec son petit côté Indiana Jones et sa passion pour les «os de dragon», n'est malheureusement qu'un des seuls personnages en trois dimensions de *L'Enfant dragon*. Les autres, à quelques exceptions près, ne sont que des esquisses. Il faut souhaiter qu'une fois cette fabuleuse histoire mise en images, on les retrouve eux aussi.

JACQUES BISSONNETTE SANGUINE

Un roman noir écrit à un train d'enfer, où l'horreur côtoie la plus grande tendresse.

«Dans ce roman vraiment noir, stressant à souhait, l'auteur détend parfois l'atmosphère en nous faisant passer de la détresse à la tendresse d'une manière vraiment machiavélique.»

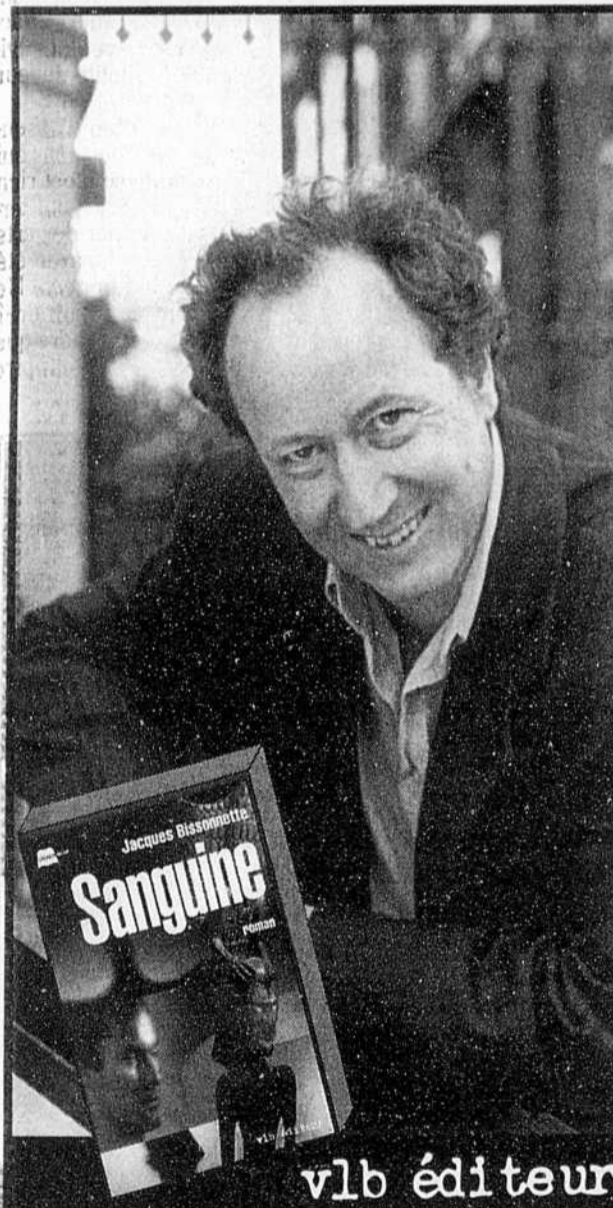
Dominique Paupardin, *La Presse*.

«Jacques Bissonnette a peaufiné son écriture pour accéder à une maturité loin d'être ennuyante. Il prend littéralement le leadership du genre au Québec.»

Sylvain Houde, *Voir*.

«Il ne suffit pas de répandre un peu de sang entre les paragraphes pour se réclamer de James Ellroy. Mais il suffit de le faire couler avec talent et imagination pour que naisse un bon polar. Jacques Bissonnette y parvient avec *Sanguine*.»

Isabelle Richer, *Le Devoir*.



vlb éditeur

LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

Le monde change L'ÉTAT DU MONDE MONDE AUSSI



Le seul annuaire économique et géopolitique mondial entièrement mis à jour

«... de loin la meilleure publication du genre en français. Je le recommande, sans aucune espèce de réserve, à tous ceux qui veulent élargir leurs horizons sur un monde que l'on ne connaît que trop mal.»

Claude Picher, *La Presse*

704 pages — 24,95 \$

LE DEVOIR CKAC 730

Boréal

Qui m'aime me lise.

LE FEUILLETON

Sous les pavés, l'ennui



ROBERT LÉVESQUE

PORT-SOUDAN
Olivier Rolin
collection Fiction & Cie
Seuil, 125 pages

Dernier pavé de Mai 68 lancé dans l'amertume d'une fin de siècle, ou cérémonie des adieux à une jeunesse idéaliste, ou lettre à un ami qui ne vous a pas sauvés la vie, le roman d'Olivier Rolin est tout cela à la fois, mais il est surtout — et c'est ce qui fait son intérêt au-delà de l'anecdote — un geste littéraire poignant par lequel un écrivain solde ses vieilles utopies dans l'écriture appliquée d'un vieux chagrin.

Comme Nerval au Caire ou Rimbaud en Abyssinie, Nizan vers la mer Rouge, le narrateur d'Olivier Rolin a trouvé le sanctuaire de ses illusions, en forme de colonie pénitentiaire ou de paradis mortel, du côté de l'Afrique, à Port-Soudan, là où les épaves de grands cargos rouillés sont, il l'écrit ainsi, «mes vanités».

On sent tout de suite que le narrateur d'Olivier Rolin — il raconte «sur le mauvais papier d'un cahier acheté à Khartoum» la mort d'un ami suicidé, hypocrite passeur, son semblable, son frère — est un exilé romantique et fin-de-siècle qui trace (avec une certaine affectation) une romanesque de l'échec. Il a pris le chemin de ce que Nizan appelait «le profond canal des enfers» pour fuir une vie et une ville, Paris où ses amitiés de Mai 68 se sont effilochées dans l'indifférence d'un siècle achevant sans romantisme, où les idées de ses 20 ans sont noyées dans une conspiration de l'oubli ou l'idée même de «changer la vie» est devenue obsolète, sinon un cliché publicitaire.

Consul honoraire de la République malgache au Soudan «par une succession de hasards», le narrateur d'Olivier Rolin boit et trafique l'alcool frela-

té en regardant bouillir les toits de tôle au-dessus du port africain, il fume du khat en espérant dans ses extases nocturnes que le désespoir soit un asile dans lequel il se reposera, ou croyant que, comme Camus dans *Noctes*, «une certaine continuité dans le désespoir peut engendrer la joie».

Ses noces sont brilleuses et portuaires avec des filles aux peaux noires et lustrées, elles sont marquées d'un ennui maîtrisé et compliqué, car ce soixante-huitard qui mêlait jadis la révolution à l'aventure (sous les pavés, la plage) et qui eut 20 ans rue Soufflot, des barricades du Boul'mich aux harangues anarchiques de l'Odéon, s'est esquivé avant la fin de l'histoire en choisissant la navigation et puis le hasard et le lointain, persuadé, un quart de siècle tassé sous le bras gauche, que sous les pavés il n'y a rien qui vaille.

Navigateur comme Rimbaud était revendeur d'armes, le narrateur d'Olivier Rolin est réveillé de sa prime vieillesse déléter par une lettre qui lui apprend la mort de A., son ami

de marionnettes de caoutchouc censées figurer les grands de ce monde, le narrateur va la mener autourd sur lui-même que sur A. Marche funéraire derrière des idéaux perdus. Il retrouve des traces des journées de Mai 68 devenues aussi lointaines que celles de la Commune ou de Juin 1848. Il pleure, autant que sur son copain suicidé, sur la mort de l'histoire et puis de la morale et de la politique, «vieilleseries» disparues dans «le moutonnement des actualités». Il regrette d'avoir «mis tant de vertu au service d'idées si férocement vêtustes», il admettra aussi qu'il y eut parmi nous une aspiration aveuglée à l'héroïsme, ou à la sainteté, qu'on appelle ça comme on voudra.

On a lu des post-mortem de Mai 68, de la nostalgie amusée à l'auto-critique féroce, mais une telle mélancolie et un tel désabusement sont d'un parfum rare et Olivier Rolin en fait un lamento jusqu'au bord du mélodrame, un chant de douleur qui fera sourire le quinquagénaire Cohn-Bendit, Gavroche de cette révolte-là qui a su garder la part d'humour sur les barricades de la rue Cujas.

Enquêtant sur le drame de l'ami suicidé, tel le personnage d'Angelo Rinaldi cherchant le mystère de son ami assassiné dans *Les Jours ne s'en vont pas longtemps*, le polar soixante-huitard d'Olivier Rolin n'a rien de plus d'une série noire. Ce sont des polars d'existentialistes. Une concierge lui a parlé d'une femme qui semblait toujours de passage chez A.,

une infirmière lui a décrit les états dépressifs de l'écrivain, un habitué des jardins du Luxembourg et un ex-copain de Mai 68 devenu quinquagénaire n'ajoutent que détails, et le narrateur fait siens les drames du suicidé, la trahison dans l'amour, la difficulté d'être, la déception de la politique; il mange son âme, comme disent les Soudanais, afin de reconstituer lui-même cette lettre abandonnée.

Le narrateur écrit à la place du mort, sur son cahier rugueux de Khartoum, ce qu'il sait être la justification du geste fatal, l'échec d'une société, la sienne, celle de A., où sous les pavés on ne trouve plus que l'ennui.

Olivier Rolin a raté son coup l'an dernier avec *L'invention du monde*, ouvrage ambitieux qui tentait de donner en 530 pages un portrait à vif du monde tel que perçu dans les informations diffusées un même jour dans les quotidiens de la planète. Il avait rassemblé 500 journaux (en 31 langues) en date du 20 et du 21 mars 1989 car l'on sait qu'il y a toujours deux dates en service sur la Terre. Il n'est pas arrivé à dégager des liens imaginables ou secrets entre un prisonnier qu'on étrangle dans un pénitencier de Donnacona et des dames de la Société des épouses de médecins de Ciudad Madero qui préparent un thé-canasta de bienfaisance.

Cette fois-ci, concentré sur un deuil de société plutôt que sur la foirade mondiale, Rolin est plus près de ses pompes et *Port-Soudan* va d'une sélection l'autre pour les prix de novembre.

Champigny et les Éditions Fini/Infini ont le plaisir de vous inviter à venir rencontrer HUBERT VAN DE WALLE



qui dédicacera son livre PEINTURLUPINADE



le samedi 22 oct. de 14h à 16h

à compter du 26 oct. HUBERT VAN DE WALLE expose chez

Champigny 4380 ST-DENIS, MONTRÉAL TEL: 844-2587

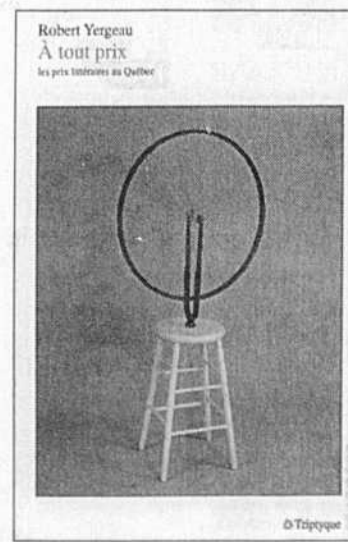
TRIPTYQUE

LETTRES D'UNE OPHÉLIE
Isabelle Maes
Nouvelles
68 p., 12,95 \$



Dix-sept nouvelles, dix-sept lettres d'une Ophélie. Elle nous parle encore du fond de sa rivière où elle a noyé son innocence... De la Mer avalée par l'enfant à l'eau qui avale Ophélie, l'histoire se boucle. Ce recueil s'est vu attribuer le prix Gaston-Gouin 1994.

À TOUT PRIX
les prix littéraires au Québec
Robert Yergeau
159 p., 19 \$ Essai



Qu'ils les ignorent avec superbe ou les espèrent avec angoisse, ou même qu'ils feignent de s'en moquer tout en les acceptant, les écrivains ne peuvent ignorer les prix littéraires. Trublions, francs-tireurs, rêveurs, forts en thème ou en indignations, écrivains populaires ou universitaires, rares sont ceux qui n'ont jamais cédé aux mirages des prix.

En vente chez votre libraire

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Pavé dans la mare littéraire



ROBERT YERGEAU

À TOUT PRIX

(LES PRIX LITTÉRAIRES AU QUÉBEC)
Robert Yergeau, *Triptyque*, 158 p.

Le monde de la littérature québécoise est petit, on l'a dit et redit. Le public est restreint, à l'inverse parfois du capital symbolique que la littérature donne à ses artisans et ses commentateurs. Comme l'a déjà montré Gilles Marcotte, au Québec l'institution littéraire a toujours précédé les œuvres. On a cru à la nécessité d'une littérature nationale avant de créer cette littérature... et la nation censée lui donner forme. Selon les critères comptables de l'UNESCO, le Québec ferait partie de ces «pays» dont la faiblesse du lectorat justifie un «subventionnement» substantiel de la littérature. Peu de lecteurs donc, mais un certain capital sonnant et surtout symbolique pour une littérature qui jusqu'à tout récemment au moins portait le flambeau de notre identité collective.

La thèse de Robert Yergeau est relativement simple et très bourdieusienne. Formellement aux préceptes de Pierre Bourdieu, réputé sociologue de l'art et de la littérature, la littérature est d'abord un cadre institutionnel avec ses appareils spécifiques (édition, critique, enseigne-

ment...), cadre dans lequel tout écrivain dispose d'un certain statut et à travers lequel se façonnent des conflits que l'on peut dire idéologiques (au sens marxien du terme). De ce point de vue, les nombreux prix littéraires québécois, qui représentent l'aspect le plus visible de ces rapports de force, sont révélateurs d'une autosuffisance malsaine et, plus souvent qu'autrement, relèvent du copinage et du renvoi d'ascenseur. *A tout prix*, qui vient de paraître, est donc une descente au fond de l'abîme de l'institution littéraire québécoise.

Derrière un titre et une présentation (une simple illustration de la *Roue de bicyclette* de Duchamp qui prend presque toute la place, avec un titre minuscule) aux antipodes de la provocation, se cache une attaque en règle des chapelles littéraires mont-réalisées (Yergeau montre entre autres choses que ce qu'on appelle littérature québécoise est en fait un phénomène très Montréalais). Ce n'est pas la première fois que l'on s'en prend aux effets pervers de l'institutionnalisation de la littérature au Québec. *Le Devoir*, sous la plume de Jocelyne Richer, avait fait état il y a quelque temps de la concentration des bourses des organismes subventionneurs entre les mêmes maîtres littéraires. Mais l'attaque est ici richement documentée. Je soupçonne que plusieurs écrivains et critiques québécois se précipiteront sur ce bouquin pour voir si leur nom y est. Et dans la plupart des cas, ils le trouveront.

La méthode de M. Yergeau est simple et repose sur une recherche fouillée des commentaires tenus sur la place et le rôle de l'institution. En confrontant les prises de position d'un même écrivain ou d'un même

critique à différentes époques, l'auteur arrive à saper une fois pour toutes l'illusion que les prix littéraires sont remis aux meilleurs livres. Qui plus est, il arrive à démasquer les nombreuses contradictions qui définissent le rapport de nos écrivains à l'institution. A la lecture d'*A tout prix*, on ne peut s'empêcher de sursauter quand on voit le nombre d'écrivains aujourd'hui consacrés qui, un jour ou l'autre (et parfois les deux), ont descendu en flammes l'institution... pour mieux s'en repaître par la suite. Le cas de Gaston Miron, auquel l'auteur consacre l'un de ses quatre chapitres, est en ce sens exemplaire. Après avoir souligné l'extrême disparité idéologique entre le rôle de la poésie de l'*Homme rapaillé* dans la fondation du pays québécois et certains des honneurs reçus pour la promotion de l'unité nationale canadienne, M. Yergeau montre comment le sens de cet écart est récupéré par des réseaux critiques et éditoriaux (notamment l'Hexagone). En somme, d'une part le cas de Miron serait un cas de «gonflement aux hormones institutionnelles», et d'autre part la machine institutionnelle elle-même souffrirait de «prurit extatique au seul nom de Miron».

Naturellement, on fera à M. Yergeau le reproche que beaucoup de littéraires font à Bourdieu, de n'examiner la littérature que par un bout de la loupe, de réduire la littérature aux rapports concurrentiels et sociaux qui la fondent. Et on aura sans doute raison, la littérature n'est pas que cliques, accointances et connivences, elle est aussi langage et texte, parole individuelle et libre. La question est de savoir si ces deux points de vue peuvent cohabiter pacifiquement. Rien n'est moins sûr quand on a lu l'essai de M. Yergeau. Un essai décourageant ou roboratif, selon qu'on soit du côté de l'esthétique pure ou du côté de la sociologie dure. Un essai littéralement décapant en tous les cas, qui a le mérite de démontrer que la littérature québécoise est un champ où il y a beaucoup d'appelés et peu d'innocents.

Ah, oui, j'oubliais, M. Yergeau est professeur à l'Université d'Ottawa et la réalisation de son ouvrage a été rendue possible grâce à des subventions du ministère de la Culture du Québec et du Conseil des arts du Canada. Jusqu'à récemment il avait encore quelques amis.

LITTÉRATURE CANADIENNE - ANGLAISE

Alice Munro, l'ensorceleuse

OPEN SECRETS

Alice Munro, *McLelland & Stewart*, 294 pages.

L'été où j'ai lu tous ses livres, j'avais de la peine quand je devais me séparer de certains personnages, tant ils étaient convaincants et proches. J'aurais eu envie de les revoir, d'avoir de leurs nouvelles, de leur rendre une petite visite. Certains passages, dans ses histoires, certains instants si fortement cruciaux ni spectaculaires, au contraire, sont décrits avec tant de justesse et de vérité, qu'on s'en souvient longtemps après, jusqu'à les confondre même avec ses propres retours de mémoire. «Ah, mais non!», me disais-je parfois, je n'ai pas rêvé (ou vécu) ça... Je l'ai lu dans une nouvelle d'Alice Munro!

Alice Munro vient de publier son huitième recueil, *Open Secrets*. Est-il moins bon que les précédents? Oui, non, quelle importance! Est-ce qu'on se demande si la quatrième nouvelle de Maupassant ou de Tchekhov est meilleure que la dixième? Question de préférences individuelles.

D'habitude, Munro situe ses récits dans le fin fond de la campagne ontarienne des années 30 à 70 — où elle a grandi et où elle habite — ou bien à Vancouver, où elle a séjourné. Dans *Open Secrets*, elle innove: une touriste se fait enlever par des brigands en Albanie dans les années 20; une amante délaissée prend son «ex» en filature jusqu'en Australie; deux frères défrichent un coin de l'Ontario au début du siècle (l'un des deux est tué: meurtre ou accident?). Le surnaturel fait même une apparition, très inhabituelle, le temps d'une page... A ces nouveautés, je préfère l'accent d'authenticité plus marqué — plus autobiographique? — des recueils anciens que je recommande au «munroïste» débutant: *Who Do You Think You Are?*, *The Moons of Jupiter* et *The Progress of Love*. Par contre, c'est vrai que dans *Open Secrets*, Alice Munro se montre plus habile que jamais à comprimer en une poignée de pages la matière, riche et complexe, d'un roman ou deux. Et puis, *Spaceships Have Landed* et *Vandals*, les deux dernières nouvelles, sont du grand Munro, aucun doute.

En écrivaine de notre époque, Munro s'intéresse souvent à des femmes de sa génération qui se frayent un destin dans le brouillard des émotions, prises, par exemple, entre les exigences de la sexualité et une carrière à décider. Mais l'Ontario profond qui lui sert de terre nourricière donne à ses nouvelles une rudesse et une puissance qui font penser à Steinbeck, à Erskine Caldwell. Chez elle, pas d'analyses psychologiques, pas de digressions d'auteur, pas de discours. On reste dans la zone des sensations, de l'instinct, des gestes. Les faits apparemment anodins s'enfilent les uns à la suite des autres, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive, mettons, qu'un meurtre vient d'être commis. Et que le courant de la vie continue.

Ses récits coulent comme une eau vive, parfaitement limpide et fraîche. La prose se déroule, déboule, entraînant, irrésistible. Les mots, toujours simples, le courant des phrases qui emporte, les détails concrets, immédiats, qui s'accumulent: tout semble si clair et si transparent. On voit tout, jusqu'au fond, et par conséquent, on croit tout comprendre. Soudain, un éclair noir, une anguille sort de dessous sa roche, un brochet surgit et

mord le mollet du nageur (exemple: un jeune couple va vérifier l'état du chalet de leurs amis... et y détruit tout). Ce n'est qu'un incident, comme ça, qui vient rappeler qu'en dépit de sa transparence, l'eau reste irréductiblement mystérieuse et imprévisible. Dangereuse, aussi.

Et la construction de ses nouvelles, ah! la construction... Munro construit toujours ses histoires invariablement selon la même structure, qui consiste grosso modo à faire l'aller-retour entre deux (ou plusieurs) époques différentes dans la vie des personnages principaux. Pourtant, je défie quiconque de deviner de quoi on va lui parler au juste dans le prochain paragraphe. Rien n'est jamais convenu ni banal, pas plus dans le schéma d'ensemble que dans les détails. *Spaceships Have Landed* commence par «La nuit de la disparition d'Eunie Morgan, Rhea était assise dans le bar clandestin de chez Monk». Et Munro décrit le bar, les conversations, de nous intéresser au sort de Rhea. Pendant tout ce temps, on se demande qui est Eunie Morgan... qu'on retrouve trois pages plus loin, alors qu'elle jouait, enfant, avec Rhea. Mais à ce stade, bien sûr, on est à s'interroger sur le sort de Rhea dans le bar et sur ses amours avec Bill... Et cette disparition, alors?



Sophie Girouard

Chaque tranche de temps génère ainsi son propre suspense, ses propres questions, qui trouvent ou non leur explication dans une autre tranche. Si bien qu'on reste perpétuellement accroché à l'enchaînement hallucinant des événements qui s'expliquent les uns par les autres. Bref vous aurez compris qu'une nouvelle d'Alice Munro, c'est très facile à lire, mais impossible à raconter!

Alice Munro est traduite en 14 langues, a remporté trois Prix du gouverneur général, a signé un contrat d'exclusivité de... 17 années avec le *New Yorker* (qui publie ses nouvelles avant qu'elles ne soient rassemblées en recueil). Sur les couvertures de ses livres en version poche (chez Penguin) s'alignent les louanges émerveillées des critiques de Londres ou de New York, on la qualifie de Tchekhov de notre siècle, etc. Elle est également populaire, puisqu'*Open Secrets* est en tête des ventes ces semaines-ci.

Mais tout cela n'a aucune importance. Quand je lis Alice Munro, j'ai l'impression d'être la seule au monde à la connaître, comme si je découvrais un trésor que seules les générations futures seront en mesure d'apprécier à sa juste valeur. A cause de l'extraordinaire intimité qui se tisse entre Munro et son lecteur. Mais aussi par le fait que ses livres ne sont pas de ceux dont on peut dire: «Lisez-les, et si vous n'aimez pas je vous rembourse!» Le vrai sujet de vos nouvelles est la texture même de l'existence... On ne fait pas des best-sellers avec ça! On ne peut pas même garantir à ses proches amis qu'ils vont aimer ça.

Et puis, Munro passe mal en traduction française. Peut-être n'a-t-elle pas trouvé encore son ou sa traducteur-trice. Sans doute, aussi, qu'une large part de sa capacité d'envoûtement, cette séduction insinuante et magique, vient de la musique de ses phrases, de sa langue (preuve supplémentaire qu'on est en présence d'un grand écrivain), à laquelle, bien sûr, il faut être sensible. «On the night of Eunie Morgan's disappearance, Rhea was sitting in the bootlegger's house at Carstairs — Monk's — a bare, narrow, wooden house, soiled halfway up the walls by the periodic flooding of the river. Billy Doud had brought her.»

POÉSIE

La pierre de la naissance

RABATTEURS D'ÉTOILES
Rachel Leclerc,
Montréal, *Le Noroît*, 1994.
LUCIE BOURASSA

Serré dans une étroite robe noire que troublent seuls le grain du papier, le sceau de l'éditeur et les capitales argentées du titre, le dernier livre de Rachel Leclerc affiche, telle la coquetterie, la religieuse ou la veuve, cette absence d'apparat qu'exige l'ascèse: le dévouement entier des forces de l'être à l'étude, la prière ou la mémoire du disparu. Des *Rabatteurs d'étoiles* semblent bien en effet avoir vidé de tout repère lumineux un ciel qui ne diffère plus d'un gouffre. Et la voix qui parle dans le texte avance avec un sacrifice et un deuil, parfois une agonie, dont on ne sait trop s'ils sont à l'origine ou à l'horizon de la démarche. Ce qui revient peut-être au même ici, car Leclerc propose un parcours où l'avancée est indissociable du retour, où la liberté paraît commander le passage par cela même qui en a causé la perte: «La vérité se cache derrière ceux-là / qui ne se retournent pas pour la regarder / porte close sur les vivants la vérité / s'ouvre à ceux qui plongent et avancent / à grandes foulées contre des oriflammes

/ jusqu'à la pierre de leur naissance.» *Rabatteurs d'étoiles*, comme d'ailleurs le précédent recueil de l'auteure, *Vies frontalières*, emprunte l'une des diverses voies de l'intimité biographique actuelle, soit l'exploration mémorielle et imaginaire du terreau familial, la quête d'origine. C'est plutôt à la relecture qu'apparaît l'orientation téléologique des textes vers une issue, celle de la réappropriation.

La première fois, m'ont plutôt frappée, au milieu de poèmes où se révèlent des éléments de paysage et des bribes d'anecdotes, tels éclats brefs où se gravent, nues, les lettres d'un sentiment d'exclusion: «Être une pierre en cette contrée / dans la disparition du même / et du soi-même / être une pierre / ne pas être du pays» ou d'aliénation: «Enfants des faïsses on apprend / la peur des profondeurs marines / on s'y trouve maintenant / avec le nom attaché aux pieds / depuis qu'on n'existe plus / on fait des patiences / avec les méduses / on attend / que la mémoire leur revienne.» À côté de ces moments forts qui s'imposent de manière autonome, de nombreux textes semblaient pâles, certes très bien écrits, mais insuffisamment tendus, effacés siôt lus.

En fait, la poésie de Leclerc, limpide en apparence, ne se donne pas, surtout pas si l'on considère les textes isolément. *Rabatteurs d'étoiles* se divise en trois sections: «Sacrifice», «Les dieux peuvent venir» et «Le jardin chinois». Dans la première partie, l'annamite se double d'une dimension mythique, qui s'estompe dans la seconde et semble disparaître dans la troisième, pour le céder au souvenir et à la scène du présent. On peut avoir au début l'impression que des couches de sens se perdent, et que l'imaginaire se retranche (trop douloureux?). Mais en fait, il y a là une véritable composition en livre: les éléments mythiques du début signalent déjà, l'obstruant d'un voile et l'élargissant à une collectivité imprécise, une sorte de catastrophe intime qui se révélera plus spécifiquement familiale par la suite. Cette «catastrophe» ne sera jamais explicitée, identifiée, réduite à un événement, un sens: on ne centre de tourner autour comme d'un centre troué, tout en s'en approchant. Certains poèmes amorcent bien quel que comme «cause» qui pourrissent se lire comme «cause» de tout, mais ils en disent assez pour que nous arrivions à construire des événements, et pas assez pour nous assurer de la justesse et de la source (moi, lectrice, ou lui, le texte) de ces constructions: mort de la mère? Absence ou instabilité du père? Arrachement à la demeure familiale, enlèvement de cette demeure par d'autres, errance? Il semble bien, en tout cas, qu'on frôle quelque chose qui est de l'ordre du tabou.

BEST-SELLERS

CETTE SEMAINE CHEZ **Librairie Garneau**

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. VA SAVOIR, Réjean Ducharme — éd. Gallimard
2. LE PETIT AIGLE À TÊTE BLANCHE, Robert Lalonde — éd. Seuil
3. MARIE BLANC, Jacques Folch-Ribas — éd. Robert Laffont
4. CHRONIQUE DE LA DÉRIVE DOUCE, Dany Laferrière — éd. vlb

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. LES CHOSSES COMME ELLES ÉTAIENT, Claude Morin — éd. Boréal
2. UN ANGE CORNU AVEC DES AILES DE TÔLE, Michel Tremblay — éd. Leméac/Actes Sud
3. DERNIÈRES NOUVELLES DU COSMOS, Hubert Reeves — éd. Seuil

ROMANS ÉTRANGERS

1. L'ALCHIMISTE, Paul Coelho — éd. Anne Carrière
2. LE PREMIER HOMME, Albert Camus — éd. Gallimard
3. UNE ANNÉE EN PROVENCE, Peter Mayle — N.I.L. éditions
4. PARIS AU XXÈME SIÈCLE, Jules Verne — éd. Hachette

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LE SOIN DE L'ÂME, Thomas Moore — éd. Flammarion
2. ABSOLU, Abbé Pierre & Albert Jacquard — éd. Seuil
3. L'ART DE RÉVER, Carlos Castaneda — éd. Du Rocher

LIVRE JEUNESSE

1. LE PARC AUX SORTILÈGES, Denis Côté — éd. Courte Échelle

LIVRES PRATIQUES

1. PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1995, Collectif — éd. Larousse
2. 100 ROMANS QUÉBÉCOIS QU'IL FAUT LIRE, Jacques Martineau — éd. Nuit Blanche

COUP DE CŒUR

1. L'EMPYRÉE, Anne Grosprion — éd. Gallimard

24, côte de la Fabrique, Québec G1R 3V7
Tél.: (418) 692-4262

DÎNER CONFÉRENCE

avec Madame Lise Bissonnette, directrice, *Le Devoir*

«LA CRÉATIVITÉ DANS LE MONDE DE L'INFORMATION»

Samedi, 29 octobre 1994, 14 heures

dans le cadre du 21^e congrès et colloque de l'ASTED
au Palais des Congrès de Hull
Frais de participation: 30 \$ (incluant repas)

Commanditaire de l'événement: **CEDROM-SNI**
LES ARCHITECTES DE L'INFORMATION

LA CRÉATIVITÉ
aujourd'hui

POUR INFORMATION: (514) 281-5012

vlb éditeur LA BONNE LITTÉRATURE

YVES LAVERTU
L'AFFAIRE BERNONVILLE
Le Québec face à Pétain et à la Collaboration (1948-1951)
Préface d'André Malavoy

Voici un ouvrage d'histoire passionnant qui, sous des allures de roman policier, reconstitue, à partir d'enquêtes et de sources inédites, une tranche du passé immédiat du Québec.

SOCIÉTÉ, CULTURE ET RELIGION À MONTRÉAL XIX^e-XX^e SIÈCLE
Sous la direction de Guy Lapointe

Un ouvrage qui, à travers l'histoire de Montréal, fait le point sur l'interculturalité et l'interreligieux dans une métropole toujours en ébullition. Vingt spécialistes ont participé à ce collectif multidisciplinaire.

LA PEUR DE L'AUTRE EN SOI
Du sexisme à l'homophobie
Sous la direction de Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey et Michel Dorais

À l'heure où la montée de l'extrême droite donne cours à une intolérance renouvelée face aux différences sexuelles et où les préjugés alimentés par la peur du sida banalisent la discrimination, voici un ouvrage dont la lecture devient nécessaire.

PLUME LATRAVERSE
CHANTS LYBRES

De «Bobépine» à «Daynise», du *Lour passé* aux *Chansons nouvelles*, Plume Latraverse n'a rien perdu de sa verve, de sa belle parole, de son sens aigu de l'observation sociale. *Chants lybres* réunit quelque 200 chansons de Plume Latraverse. Du grand cru, poil au...

LIVRES

Jean O'Neil

Se pencher vers la beauté et la tendresse

JE VOULAIS TE PARLER DE JEREMIAH, D'OZELINA ET DE TOUS LES AUTRES...
Jean O'Neil
Libre Expression

MARIE-CLAIRE GIRARD

Jean O'Neil s'est retrouvé journaliste et critique de théâtre à *La Presse* dans les années 60 et s'est découvert une sainte horreur pour la littérature québécoise. Révulsé par le joul naissant et «toutes les misères qui s'écrivaient», il voyait à la même époque les gens de son âge engoutés dans *Le Capital* de Karl Marx et dans «les immenses brouillades de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir». Il essayait de lire tout cela et en était incapable. Tout à coup, Jean-Paul Sartre a publié un pur chef-d'œuvre: *Les Mots*, son autobiographie, et Jean O'Neil s'est dit: «Je vais commencer par cela. Il faut tout d'abord dire d'où l'on vient.»

Nous avons parlé de littérature et de paysages, des mérites comparés de nos quartiers respectifs, de ce que donnerait le *Jabberwocky* de Lewis Carroll en latin et du sentiment de grandeur et de dignité qui se fait jour en nous lorsque nous nous retrouvons, aux hasards de la vie, entre le fleuve et les montagnes, éperdus devant l'immensité et pénétrés par un sentiment de l'infini qui semble déteindre un peu sur nous, pauvres humains que nous sommes.

Jean O'Neil a choisi de parler de ses origines, avec comme prétexte ce livre écrit pour son fils Martin, d'abord publié en 1967 et que Libre Expression réédite maintenant en rétablissant les véritables noms de lieux et de personnes. *Je voudrais te parler de Jeremiah, d'Ozolina et de tous les autres...* nous aide à savoir d'où on vient pour mieux savoir où on s'en va, comme il faut savoir qui nous sommes pour mieux expliquer ce que nous allons devenir. Cette quête, Jean O'Neil l'a entreprise il y a longtemps.

«On me reproche d'être toujours dans mes livres, dit-il, est-ce qu'on reproche à Van Gogh d'être dans ses tableaux? Quel est le personnage principal des *Les Oiseaux se cachent pour mourir*, de *Maria Chapdelaine*, du *Grand Meaulnes*? Ce sont respectivement l'Australie, le Lac-Saint-Jean et la Sologne. Je suis dans tous mes livres mais le personnage principal ce n'est pas moi: c'est la famille dont je suis issu et le pays dans lequel je me débats. Et je le regarde, ce pays, avec un grand étonnement, et je le

raconte comme je le vois.»
Il faut savoir d'où l'on vient, quelles ont été les contraintes des familles, ce qu'elles nous ont légué et ce que nous voulons laisser derrière nous.

Du pauvre tailleur venu d'Irlande à la fin du siècle dernier à celui qui écrit maintenant des livres, que s'est-il donc passé? Comment des destins si différents peuvent-ils sourdre d'une même race, d'une même famille? «Si ce n'est pas cela, la littérature d'un peuple, de souligner Jean O'Neil, je ne sais pas ce que c'est... Il faut résister au fracas et se pencher vers la beauté et la tendresse. Il faut aussi être attentif au passé même et surtout si on est tourné vers l'avenir.»

Mais cet homme attentif au passé ne retourne jamais en arrière. Un jour il a rencontré un vieil ami qui s'était acheté un lopin de terre et construit une maison à Cap-aux-Oies. Il a demandé à l'écrivain pourquoi il ne retournait jamais dans ce coin de pays où il avait vécu et qu'il aimait tant. «Je lui ai demandé, raconte Jean O'Neil, ce qui se passait à Cap-aux-Oies, si la tragédie fleurissait encore sur les rochers du ruisseau près du fleuve, s'il connaissait l'étang marécageux dans le repli de la montagne et si les Fortin cultivaient encore leur terre, et le phare, est-il toujours habité? Il ne savait rien de tout cela. Je suis parti à Montréal pour rentrer à Longueuil où j'habitais à l'époque et je me suis dit: je vais te montrer que Cap-aux-Oies, je l'ai emporté avec moi. Je suis arrivé chez moi et j'ai écrit le livre qui porte ce titre en quatre semaines.»

Jean O'Neil est de ces écrivains qui tirent le diable par la queue, déchiré entre le désir d'écrire et la nécessité d'accomplir des travaux alimentaires parce qu'il faut bien payer le loyer. «Je suis en train de traduire une tartine d'une aridité invraisemblable sur le déclin de la natalité au sein de cinq sociétés occidentales entre 1960 et 1990, ironise-t-il. Je fais aussi des rapports annuels, j'écris mes discours... Je ne m'en plains pas. Je vis de cette manière depuis que mes enfants sont grands. Et la parole de Jésus-Christ se vérifie: les petits oiseaux trouvent toujours de quoi manger.»

Il a reçu une lettre d'un lecteur de Québec qui lui a écrit qu'il pensait peut-être avoir parlé de Jeremiah, d'Ozolina, de ses tantes et de ses oncles mais que ce n'était pas le cas. Pour ce lecteur, Jean O'Neil avait parlé de son grand-père à lui, de sa grand-mère, de sa famille immédiate. Le lecteur de Québec affirmait s'être retrouvé dans ce livre comme dans aucun autre. C'est probablement cela le début de l'universel.

Enfouir la mort, l'amour sous les mots

DANIELLE LAURIN

Avec Réjane Bougé dans le café désert cet après-midi-là je remonte le fil. J'ai ses yeux bleus braqués sur moi, son visage pâle sans maquillage aucun bien en face. Mais je fixe effrontément ses souliers, allez savoir pourquoi, des tennnis blancs. Même souliers? Mêmes yeux, même visage en tout cas. C'était il y a 17 ou 18 ans. Études littéraires, UQAM. Nous avions le même âge ou à peu près, celui de Marie, l'héroïne de son tout nouveau roman, *La Voix de la sirène*.

— Quelle époque, vraiment... l'époque marxiste! Toutes les grilles étaient marxistes. C'était le climat. De la folie furieuse. Je n'ai jamais marché là-dedans, je n'ai jamais été militante. Trop individualiste...

Quand je l'ai connue sans la connaître, Réjane Bougé ne savait pas qu'elle deviendrait animatrice d'émissions littéraires à la radio, elle n'y pensait même pas.

— J'ai toujours envié les écrivains. Je me disais qu'ils avaient un lieu à eux, un endroit où faire leur deuil.

Et puis un jour c'est arrivé. Réjane Bougé a écrit *L'Amour cannibale*.

Tout m'était devenu insupportable. C'était l'écriture ou... C'était vraiment une urgence. Il fallait que ça sorte. Je repassais toujours les mêmes affaires, les mêmes nœuds. Je me suis mise à écrire. Pour moi. Je ne pensais même pas publier. Je voulais rendre hommage aussi à ceux qui étaient morts et que j'avais aimés. Je ne pouvais pas croire que la souffrance que j'avais vue chez les gens que j'aimais petite avait été inutile. Ça me révoltait.



— Quand j'ai écrit *La Voix de la sirène* ensuite, je me suis connectée avec quelque chose de mon adolescence sans aucun problème. C'est comme ça que j'ai trouvé le ton. Ce n'était pas difficile, j'avais vraiment l'impression qu'il y avait quelque chose de cette époque-là que j'aurais voulu dire à ce moment-là mais que je n'avais pas pu dire.

La Voix de la sirène, c'est la mise en scène de cette petite voix à l'intérieur qui rage, qui questionne, désespère et persévère. C'est la Bénédicte alchimiste de Réjean Ducharme, le Kebec de Raoul, le Cuba de Charlebois et *Les Parapluies de Chébourg* qui traversent le journal de Marie et les lettres qu'elle n'envoie pas. C'est avoir 18 ans à Montréal en 1976, vivre un amour impossible et l'écrire, parce qu'on ne peut pas le dire. C'est le désir qui monte, le désir surtout, partout, à toutes les pages, celui si fort, si fou et obsédant



Rejane Bougé

qui nous emplit quand on ne rêve qu'à ça comme Marie, faire l'amour pour la première fois.

— C'est le nœud de l'histoire. Dans son journal, Marie y revient toujours. Parce qu'au fond, c'est la plus grande question. Le désir, ça ne s'explique pas, et à l'adolescence, c'est la question, c'est un mur! Pourquoi? Pourquoi tu aimes quelqu'un? Pourquoi quelqu'un que tu aimes peut ne pas avoir de désir pour toi? Il n'y a pas de réponse... Même si Marie sait que Pierre, celui qu'elle aime, est homosexuel, ce n'est pas satisfaisant comme réponse. Ce n'est pas une réponse pour quelqu'un qui est en amour avec quelqu'un. Ce n'est pas une raison pour baisser pavillon.

N'empêche qu'à la fin, la voix de la sirène se fait moins sereine. Même qu'on peut dire qu'elle en perd la voix la sirène à force de patauger dans la vraie vie...

— On peut dire que ça se termine en queue de poisson... Mais la dernière lettre, on ne sait pas si Marie va l'envoyer. Toutes les autres, elle les a gardées, mais celle-là, ça pourrait être une lettre qu'elle va envoyer. Il y aurait vraiment une rupture alors. La rupture serait consommée. C'est bizarre l'entreprise de l'écriture. Autant Marie ressuscite l'homme qu'elle aime quand elle écrit, autant son entreprise, c'est de l'enterrer. À la fin, j'ose espérer qu'elle en a fait son deuil. Pour moi l'écriture, c'est ça, c'est un deuil. Un deuil joyeux, mais un deuil. J'ai eu longtemps peur de la mort quand j'étais jeune, j'étais beaucoup habitée par ça. Et quand j'écris, j'ai l'impression de quitter le monde des morts.

Réjane Bougé va continuer d'écrire, de ressusciter puis d'enterrer la mort et l'amour encore. Elle l'a dit, l'a promis.



Jean O'Neil

PHILOSOPHER
Revue de l'enseignement de la philosophie au Québec
Numéro 16, 1994, 300 pages
ISSN 0827-1887 ISBN 2-9802484-3-6

LE DÉFI ÉTHIQUE

Le défi éthique dans un contexte social et culturel en mutation, par Guy Rocher
De la croyance morale à la parole éthique, par Georges A. Legault
L'enseignement de l'éthique comme activité de formation morale, par Luc Bégin
Éthique et enseignement, par André Carrier
Reflexion sur l'enseignement de l'éthique, par Claude Paris
Enseigner l'éthique selon le paradigme du «moi moralement relié», par S.M. Mullet
Peut-on parler de théories en éthique?, par Lukas K. Sosoe
Rationalisme et éthique naturalisée, par Andrew Quinn
La construction du champ de l'éthique en environnement, par André Beauchamp
Éthique et éthiques appliquées, par Marie-Hélène Parizeau
La bioéthique: d'une révolution à l'autre, par Marcel J. Mélançon
La bioéthique, une interface entre théorie et pratique?, par Bruno Leclerc
Chemins et impasses de l'éthique à l'hôpital, par Jean-François Malherbe
Pour un enseignement relativiste de l'éthique, par Jean-François Martineau
Notes sur le relativisme et le monisme en éthique, par Daniel M. Weinstock
Relativisme éthique et rationalité, par Michel Paquette
Le défi pédagogique du relativisme en éthique, par David Davies
L'humanitaire entre l'éthique et la politique, par Jean-Marie Therrien
En deçà de la souveraineté, par Joseph Pestieau
La philosophie politique et la formation du citoyen, par Wayne Norman
L'enseignement de la philosophie et la citoyenneté, par Jean Baillargeon
Protreptique et dialectique, par Georges Leroux
L'enseignement de l'histoire de l'éthique, par Dominique Leydet
Enseigner l'éthique par l'histoire, par Louise Marcil
L'éthique aujourd'hui: entre fondation et application, par Alain Renaut

RÉDACTION : PHILOSOPHER, Collège Montmorency, 475, boul. de l'Avenir, Laval, Qc, H7N 5H9, Canada.
ABONNEMENT: PERIODICA, C.P. 444, Outremont, Qc, H2V 4R6, Canada.
Tél.: (514) 274-5468 ou 1-800-361-1431.

CANADA: 1 an (2 numéros) institutions 51,04\$, individus 28,49\$, étudiants 17,01\$ (TPS et TVQ incluses)
ÉTRANGER: individus 30\$, institutions 50\$,
Commande au numéro: 13,67\$

Documents

Collectif
L'AUTRE LECTURE
(tome II) 198 p., 19,95 \$

Collectif
DANS L'ÉCRITURE
114 p., 9,95 \$

André Brochu
TABLEAU DU POÈME
240 p., 23,95 \$

Bruno Roy
ENSEIGNER LA LITTÉRATURE AU QUÉBEC
120 p., 19,95 \$

XYZ éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1 Tél.: 514-525-2170 • Téléc.: 514-525-7537

Les coupons-dividendes de 20% sont toujours en vigueur

BERTRAND
La librairie des littératures françaises et anglaises

Notre nouvelle adresse

Centre Eaton niveau métro
705, rue Sainte-Catherine O.
Montréal, QC
H3B 4G5

Commandes téléphoniques: (514) 849-4533

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Vendredi 28 octobre de 17h à 19h

VERTIGE
XAVIÈRE SÉNÉCHAL
ÉDITIONS TROIS

1120, ave. Laurier ouest
Outremont, Montréal
tél.: 274-3669 • téléc.: 274-3660

SOFEM
Solidarité Femmes et Enfants du Monde

Oui, ça me concerne et je m'en occupe!

S.v.p. envoyez vos dons aujourd'hui même à:
Solidarité Femmes et Enfants du Monde
B.P. 353, Succ. E, Montréal,
Québec H2T 3A8 Tél. (514) 273-5197
(Émission de reçus pour fin d'impôt)

La 41e rentrée de l'Hexagone

CLAUDE BEAUSOLEIL
FORT SAUVAGE
Roman, 128 pages, 15,95 \$

«Un beau roman qui nous rappelle que la résistance n'a pas été vaine...»
Gilles Crevier, *Le Journal de Montréal*

MICHELINE LA FRANCE
LE VISAGE D'ANTOINE RIVIÈRE
Roman, 208 pages, 18,95 \$

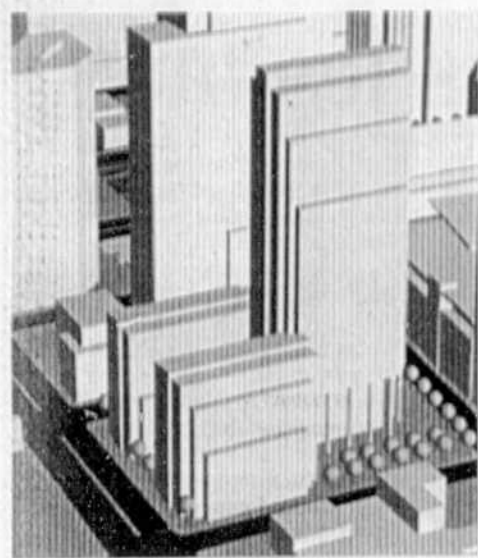
«Un roman modelé par des mains habiles, un bon suspense doublé d'une très intéressante étude de caractères.»
Marie-Claude Fortin, *Voir*

PAUL ZUMTHOR
LA PORTE À CÔTÉ
Nouvelles, 192 pages \$19,95

La porte qu'ils tentent d'ouvrir n'est jamais la bonne!

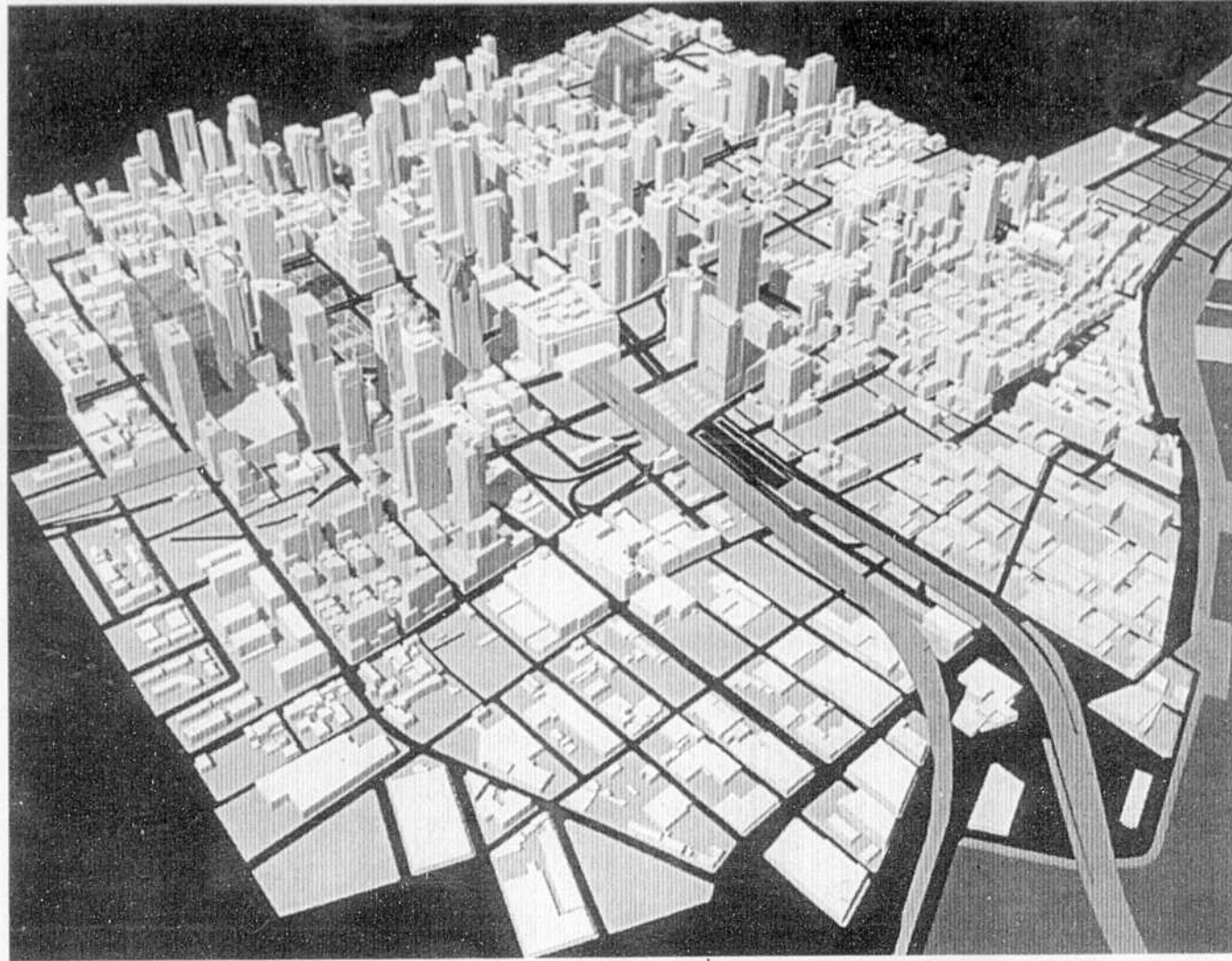
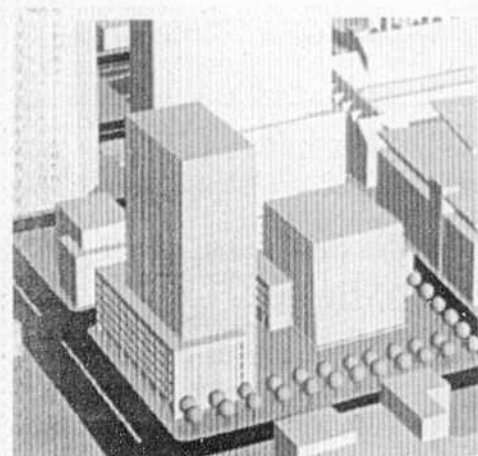
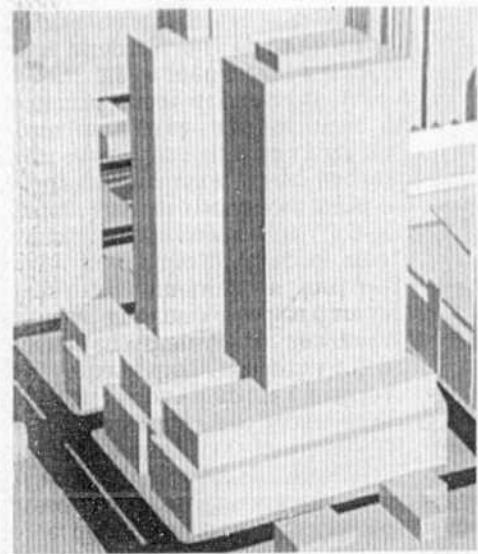
GILLES CYR
SONGE QUE JE BOUGE
Poésie, 128 pages \$14,95

«Le langage nous surprend par sa nouveauté dans sa force et sa fragilité.»
(Gaston Miron)



FORMES

Des stratégies pour notre ville



Le logiciel de Jocelyn Larue et Olivier Legault traduit en images de synthèse les règlements multiples de la Ville de Montréal. (Ci-haut: le quartier Ville-Marie et trois essais pour un même bloc à l'intérieur des volumes permis.)

Stratégie A: L'outil dans l'œil

SOPHIE GIRONNAY

Vous avez acheté un terrain dans le centre-ville et vous proposez d'y construire? Oh, malheureux! Attendez-vous à de fameux maux de tête... Avant de savoir exactement à quelles hauteurs, décrochements, densité d'occupation, formes de fenêtres, etc., vous avez droit, vous allez en baver des briques! «En fait, explique l'architecte Olivier Legault, il faut être capable de superposer mentalement pas moins de neuf cartes de zonage différentes, et se référer à, tenez-vous bien, 600 règlements.» Exemple: un restaurateur a voulu installer son commerce dans une maison de trois étages de la rue Crescent. Il a soigneusement préparé ses plans et devis de rénovation, en se référant aux quatre pages de codes concernant sa zone, dite significative au plan du patrimoine. «Mais il est passé à côté d'un tout petit bout de phrase qui commande de respecter le «caractère et le rythme original de la rue» dans la fenestration. Et tout était à recommencer.»

Dans nos villes occidentales, on ne peut plus construire n'importe quoi, n'importe où et c'est bien tant mieux! Finie, l'urbanisation bulldozer. Comme on peut s'en rendre compte en visitant l'exposition qui ouvrira ses portes cette semaine au Centre canadien d'architecture, ces années-ci, dans toute l'Amérique du Nord, la tendance est au recyclage: on recolle les vieux morceaux, on revitalise les coins délaissés, on récupère et on protège. Dans cette optique, Montréal s'est dotée, en janvier dernier, après plusieurs années d'efforts et de concertation, d'un Règlement d'urbanisme global pour le quartier de Ville-Marie. Il faut reconnaître qu'elle a fait là, comparée aux autres cités du continent, œuvre de pionnière.

Sauf que ce méli-mélo de codifications devient tellement complexe, qu'il en paralysierait n'importe quel développeur. C'est là qu'Olivier Legault et Jocelyn Leduc interviennent. Voilà deux ans que ces petits malins, profitant de la récession et d'une accalmie dans leur profession, travaillent à créer un logiciel qui va permettre de visualiser en une même image tous les règlements et les codes émis par la Ville. Côté technique, ils se font aider par l'entreprise d'infographie Softimage (et côté finances, par des subventions de l'Institut de design de Montréal). Si tout se passe comme ils le prévoient, il sera possible, dans quelques mois, de pitonner tel ou tel numéro de cadastre, de voir surgir, en perspective réelle, la masse bâtie que les règlements autorisent, d'essayer différentes formes à l'intérieur de ces paramètres, et de se promener autour en 3-D pour juger de l'effet produit! «Et quand le logiciel sera au point avec les règlements de Montréal, rien n'empê-

chera d'appliquer le système à d'autres villes!», rêve Olivier Legault, gonflé à bloc.

Qui pourra se servir de ce fantastique outil? Pour le moment, messieurs Larue et Legault se sont «contentés» de conclure une entente de collaboration avec le Service de l'habitation et du développement urbain* de la Ville de Montréal. Jean Tourangeau, chargé du projet au SHDU, explique: «La fonction de notre Service étant de gérer et de planifier l'ensemble du territoire bâti, nous allons tenter de représenter ce territoire au maximum en trois dimensions, afin d'aider les gestionnaires à voir d'un seul coup d'œil le matériau sur lequel ils travaillent. Ce sera plus facile alors, par exemple, de voir la différence entre telle bâtisse existante et les hauteurs réglementées, plus aisé de prendre des décisions...»

Olivier Legault aimerait qu'un jour M. Tout-le-monde puisse avoir accès à l'utile outil, en se présentant par exemple au Service des permis, histoire de visualiser son petit chez soi et ses possibilités dans le grand Tout. Mais Jean Tourangeau du SHDU met un bémol à ces beaux rêves: «Seuls des spécialistes, pour l'instant, sont capables d'interpréter les images adéquatement. Il faudrait investir encore pour vulgariser le système et ce n'est pas pour demain.»

Ce qui n'empêche pas Olivier Legault de voir plus loin, et même beaucoup plus loin. Pour l'heure, les règlements et codes municipaux se bornent surtout à empêcher qu'on défigure tel ou tel quartier ancien. Même si la mode n'est plus aux planifications globalisantes, il faudra bien, tôt ou tard, en arriver aux questions de fond: quoi faire de Montréal? Dans quelle direction orienter l'aménagement de tel ou tel espace?

C'est dans cette perspective plus générale qu'Olivier Legault aimerait situer le modeste support informatique que lui et ses collègues ont mis au point: «Si dès le début d'un projet tout le monde a en main une visualisation précise, ça fait tout de suite une référence et une base de négociation entre la Ville et les constructeurs. C'est là que notre logiciel se présente comme un outil essentiel, à l'intérieur d'un processus démocratique.» A condition, bien sûr, que la Ville joue la transparence. Et ceci, comme on sait, est une autre histoire...

Moralité: si les citoyens veulent avoir leur mot à dire sur ce qu'on leur prépare comme environnement bâti, dans les officines du pouvoir municipal comme dans les bureaux des promoteurs, ils ont tout intérêt à prendre leur place sur l'autoroute informatique!

*SHDU: Le Service de l'habitation et du développement urbain aménagé et maintient des logements de qualité; met en valeur le patrimoine immobilier et les espaces verts; harmonise les activités commerciales, industrielles, résidentielles, récréatives et de transport.

Stratégie B: La comparaison

SOPHIE GIRONNAY

Doit-on démolir l'autoroute Ville-Marie pour la remplacer par un immense parc? C'est en tout cas ce qu'ils sont en train de faire à Boston! L'autoroute à six voies qui traverse leur centre-ville sera reconstruite en une longue bande de jardins, ponctuée sur 25% de sa surface de bâtiments à échelle humaine (ceci afin de resserrer la trame urbaine). Boston se donne six ans — pour réorienter la circulation, creuser une autoroute en tunnel, etc. — avant de passer au... jardinage proprement dit.

Des projets d'urbanisme comme celui-ci, en cours de réalisation dans tout le continent nord-américain, et propres à stimuler la discussion et l'invention chez les Montréalais, il y en a plein d'exposés, depuis lundi, dans les salles du Centre canadien d'architecture. Pas étonnant qu'à l'inauguration, Phyllis Lambert ait été aux petits oisillons. Jamais le CCA, depuis son ouverture il y a cinq ans, n'a présenté une exposition qui résume si bien — par son contenu autant que par les événements extérieurs qu'elle provoque — la vocation qu'il s'était donnée au départ, du moins dans l'esprit de sa fondatrice: celle de servir de foyer de réflexion et de discussion sur l'aménagement de notre environnement bâti.

Domage que l'aspect vraiment novateur ou inspirant de chacun des projets exposés dans *Stratégies urbaines* soit si difficile à saisir pour le commun des mortels visiteurs. Encore un contenu sérieux et touffu présenté dans le style: attache ta tuque et accroche-toi à ton petit panneau didactique. Ça vaut la peine, mais... D'autant plus ardu que souvent, ce n'est pas la maquette elle-même qui est intéressante, pas ce qui sera réalisé, mais le processus par lequel les urbanistes, les architectes, les citoyens et les pouvoirs publics sont arrivés à se mettre ensemble pour prendre des décisions. C'est le cas du Plan de réaménagement de Los Angeles, pondu à coups de remuements. C'est le cas de Faubourg Québec, dans le Vieux-Montréal, auquel une salle entière est consacrée dans l'exposition, précisément à cause de la qualité exemplaire du processus par lequel on a cherché, couche après couche d'histoire architecturale, à comprendre l'esprit du lieu, avant d'en venir à dessiner des plans. Ce qu'illustrent les «bleus» empilés sur le mur de gauche en entrant.

Au fond, pour comprendre la vraie nature de l'urbanisme d'aujourd'hui, le mieux est d'ouvrir les vannes de ses perceptions émotives et de se laisser séduire par l'accrochage lui-même. On a eu l'idée formidable de laisser délier à plein, dans tous les coins libres des murs, derrière ou à côté des maquettes et des plans, l'artiste peintre Harry Symons. Entre les projets «sérieux» et ses graffiti, ses empilements foisonnants, superbes, d'objets hétéroclites de récupération, un dialogue s'établit bellement. Il raconte avec éloquence comment on s'est mis partout à aimer d'amour le merveilleux chaos des villes, tout en cherchant à le planifier. Déchirant paradoxe, impossible balance. Comment, aussi, chaque projet qui aboutit (chaque pouce carré gagné sur la baignole, sur la désertification des centres, sur la violence, chaque place publique réhabilitée) est une victoire à l'arrache. Tranquillement, étrangement, guérilla urbaine et urbanisme sont en train de devenir synonymes.



Le Central Artery de Boston sera bientôt jardin! Ici la maquette du projet dirigé par Alex Krieger.

Ci-contre: le work in progress de Harry Symons, juste avant l'ouverture de *Stratégies urbaines*: projets récents, au CCA jusqu'au 8 janvier. A l'heure qu'il est, c'est bien plus défilant.



PHOTO: JACQUES GRENIER

Iso Tech Design Canada: un projet de recherche en design pour protéger la vie.

Selon Sylvain Poirier, designer industriel chez Iso Tech Design: «D'ici quelques années, l'entrée en vigueur de normes de plus en plus sévères obligera les milieux hospitaliers, pharmaceutiques et de la recherche à avoir recours à de nouvelles solutions pour assurer la stérilité des opérations et le contrôle de la contamination.»

C'est en partie grâce à une contribution financière de 100 000 \$ de l'Institut de Design Montréal que l'entreprise de Laval, dont la mission est de protéger les hommes, les animaux et les produits, est déjà en mesure d'offrir des solutions innovatrices et adaptées aux besoins spécifiques de sa clientèle.

Le projet réalisé par l'équipe d'Iso Tech Design, dont les designers industriels Katerie Gagnon et Sylvain Poirier, a permis de développer un système d'isolateurs pour la pharmacie centrale de l'hôpital Ste-Justine. Le nouveau système, entièrement fabriqué au Québec, est maintenant disponible sur le marché nord-américain.

Le recours au design industriel a permis, entre autres, à Iso Tech d'égaliser la qualité d'environnement obtenue en salle blanche, de diminuer les coûts d'acquisition, d'augmenter l'efficacité et de réduire les frais d'opération jusqu'à 80%.

Une part significative de la recherche en design a porté sur l'ergonomie fonctionnelle et cognitive des isolateurs. Les designers ont travaillé en étroite collaboration avec des pharmaciens, des microbiologistes et des ingénieurs pour concevoir ce produit. La designer Katerie Gagnon s'est particulièrement occupée de la gestion du design et des contacts avec l'hôpital Ste-Justine en vue de s'assurer de l'optimisation des critères ergonomiques. Sylvain Poirier, de son côté, assurait la conception générale et le lien avec les différents fournisseurs et sous-traitants, environ 100, pour garantir que les quelques 1000 pièces que comporte le produit se réunissent dans un système performant, dont le succès sur le marché démontrera une fois de plus la valeur du design pour les entreprises québécoises.



Système d'isolateur pour la pharmacie centrale de l'hôpital Ste-Justine. CAO: Laurent Delany

Institut de
Design
Montréal